

La Vallée

Libanais, de Ghassan Salhab, avec Carlos Chahine, Carole Abboud, Fadi Abi Samra, Mounzer Baalbaki, Aouni Kawas, Yumna Marwan.



À la suite d'un accident de voiture dans une montagne libanaise, un homme croise quatre personnages (deux hommes et deux femmes) en panne. Bien qu'apparemment amnésique, il répare leur véhicule et le groupe le ramène dans la vallée où ils habitent et travaillent. Ils se livrent à un étrange trafic dans une ferme barricadée... Cette fable dystopique où plane la menace d'une guerre civile évoque *La Honte* de Bergman, dans son mélange entre l'allégorie politique proche du fantastique et l'hyperréalisme des comportements humains, observés d'un œil quasi entomologique (beaucoup d'animaux traversent le film). De fait, cette comparaison n'est pas écrasante pour le talen-

tueux cinéaste qui, depuis *Beyrouth fantôme* (1998), explore les contradictions de son pays tout en poursuivant une œuvre poétique et singulière (il est coproduit par la France et l'Allemagne). L'amnésie de son personnage justifie le caractère énigmatique de la narration, et s'équilibre par une mise en scène concrète, sensuelle, trompeusement documentaire. Le dialogue parfois très cru, d'un humour trivial, fait son affaire des préjugés culturels ou religieux, au diapason de la sensualité tactile qui parcourt le film (la sexualité, la cuisine, la langue, le dessin...). L'image contrastée, tranchante, cultive le paradoxe (cadre dans le cadre, éblouissements lumineux, surimpressions évoquant des fondus enchaînés à la Sternberg...). La direction d'acteurs, enfin, est exemplaire, cultivant le non-dit et les échanges de regards, en même temps qu'une jubilation presque théâtrale à s'appropriier un dialogue fleuri. Quant au thème classique de l'amnésie, il a l'avantage de procurer un suspense de film noir à cet apologue abstrait – puisqu'il y a bien mystère, enquête et résolution –, tout en interrogeant la fonction même du cinéma comme machine à mémoriser l'instant.

Yann Tobin